

faits. Les jeunes filles du grand monde, n'entendant rien à la vie, sont remplies des plus ridicules préjugés contre les hommes veufs, et remarquez que la jeune veuve du vieux marquis de Ponthervé méritait, il y a quinze jours encore, d'être rangée parmi les jeunes filles. On est romanesque, on veut absolument avoir le premier amour de son époux, on est jalouse du passé, jusqu'à ce qu'on en sache assez long pour se féliciter de ne pas l'être du présent. Deux ans de mariage, et votre Clarisse, et la comtesse son amie, auront tout naturellement changé de manières de voir. En résumé, je suis certain que, si vous vous faites un sot point d'honneur de tout dire, vous échouerez au port !... mais il faut nous séparer. Adieu ! cher ami, réfléchissez ! La nuit porte conseil.

A l'instant où le baron de Minalès, dont on connaît toute l'influence sur le caractère d'Emilien, le livrait ainsi à lui-même, Clarisse, frémissante de pudique amour, avouait à Ismène les plus secrètes impressions de son cœur. Ismène en sourit ; elle l'encouragea et répondit à ses timides confessions par des paroles d'espérance ; mais tout à coup, saisie d'une appréhension bien légitime, elle courut en instruire son nouvel époux.

— Je ne suis pas sûre, lui dit-elle, de la mort de M. Joseph Roverin. Pour marier Clarisse, il nous faut absolument son consentement ou la preuve de son décès, et j'ignore jusqu'au nom de l'église de son village. . . .

— Etrange incurie ! s'écria le comte de Lersant, vivement contrarié ; quelle imprudence ! . . .

Ismène se rejeta sur les conseils du marquis de Ponthervé.

— Voilà bien les vieillards ! Ils voient la mort si près d'eux, qu'ils ne tiennent plus compte des nécessités de la vie. Que faire à présent ?

— Remonter à la source ! Tout ceci ne date que de six ans. Je connais l'ancienne adresse des Roverin à Paris, je sais le nom de la mère de Clarisse et la date de sa mort. . . .

Le baron de Minalès, qui avait prévu la difficulté, se tenait prêt à la résoudre. A peine Emilien eut-il fait sa demande en mariage, qu'il fut instruit du soucis de M. le comte de Lersant. Avec son obligeance à toute épreuve, et en sa qualité d'ami d'Emilien Durantais, il offrit ses services. — On les accepta. — Le surlendemain il arrivait triomphalement avec le nom du hameau de Saint-Loup, arrondissement

de Fougères, Ile-et-Vilaine. Quelques anciens, voisins des Roverin le lui avaient appris, disait-il, et pour plus de certitude, il avait interrogé vingt personnes. Du reste, il venait d'écrire à Saint-Loup.

Huit jours après, le baron de Minalès apporta l'acte de décès de Joseph Roverin. En même temps, il présentait une lettre signée : *Mathurin Gillet*, maire de Saint-Loup, et communiquant officieusement la mort de Pierre-Paul Roverin, ce qui acheva de trancher les principales difficultés.

Pierre-Paul, par bonheur, ne s'en portait pas plus mal, paissait ses vaches, étudiait ses livres, carraissait Plantian, chérissait sa petite Marcelle, faisait l'orgueil de la nombreuse dynastie des Roverin, et jouissait de l'affection générale dans tout le canton, du château de Beauval aux Dames-Plorées, et de Saint-Loup à Lavignais.

Le vertueux *Mathurin Gillet* était assurément incapable d'avoir communiqué une fausse nouvelle : qui donc avait falsifié sa signature ? qui donc avait supposé la lettre qu'accueillirent avec tant de plaisir M. le comte et Mme la comtesse de Lersant ?

Leur crédit aplanit toutes les autres difficultés relatives à la position irrégulière de cette orpheline, sans tuteur, qui, depuis six ou sept ans, vivait à l'hôtel de Ponthervé. Bref, sa main put être accordée à M. Emilien Durantais, natif de Besançon, et fils d'un médecin, comme le disait, sans trop mentir, M. le baron Vincent de Minalès ; et le mariage fut célébré en l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, deux mois environ après celui du comte et de la comtesse, lesquels n'étant plus retenus à Paris, purent enfin partir pour leurs terres de Dauphiné.

Si les nobles époux étaient délivrés de la jeune et inoffensive étrangère, qui malgré toutes ses qualités charmantes, venait d'être pour eux une entrave, dans le ménage modeste d'Emilien Durantais, il y avait un tiers bien autrement incommode.

Clarisse aimait Emilien avec une tendresse qui lui rendit doux à supporter son nouveau changement de fortune. Au plus grand luxe succédait pour elle une médiocre aisance, comme autrefois ce grand luxe avait succédé à la plus profonde détresse. Clarisse ramenée dans sa sphère naturelle eut la sagesse de s'en estimer heureuse ; mais instinctivement elle redoutait l'officieux baron de Minalès, ami intime de son mari, et parasite ordinaire de la maison.

X.

UN HOMME POSTICHE.

Trois ou quatre ans après le mariage d'Emilien Durantais avec Clarisse Roverin, une gêne trop évidente pesait sur leur intérieur. Ils occupaient un étroit appartement au cinquième étage d'une maison située à l'extrémité de la rue des Martyrs, et leur élégant mobilier disait à tous venants que le luxe y cotoyait la misère.

Faute d'une indispensable réparation, la pendule, surmontée d'un fort beau sujet en bronze, n'indiquait plus l'heure ; par le même motif, deux riches lampes qui l'accompagnaient ne servaient plus qu'à orner la cheminée. Le velours des fauteuils était râpé et repris en vingt endroits ; plusieurs croisées manquaient de rideaux, mais on pouvait admirer l'étoffe de ceux qui raccourcis d'un tiers par un énorme ourlet, avaient été mis en place dans le salon. Un tableau de prix, fort singulièrement accroché dissimulait tant bien que mal une glace étoilée par maladresse et qu'on ne pouvait même supprimer, car elle appartenait au propriétaire. Cabarets, verre d'eau, bobèches de chandeliers ou de candélabres, flacons ou cristaux, tout était dépareillé. De même, plusieurs meubles avaient changé de destination ; c'est ainsi qu'une jardinière, à jamais privée de fleurs, remplaçait la table à ouvrage de Madame, brisée lors du dernier déménagement ; enfin, le grand piano de Clarisse, — meuble fort embarrassant qu'on avait failli vingt fois mettre en pièce pour le hisser où il était, — ayant perdu plus de la moitié de ses cordes, n'était pas moins inutile qu'incommode :

— Vendez donc cet insupportable outil, dit le baron à Emilien.

— Ma femme n'y consentirait pas pour un empire : c'est l'unique objet qui lui vienne de ses parents ; sans ce piano, elle n'aurait pas été recueillie par madame la marquise de Ponthervé ; elle n'aurait pas reçu sa brillante éducation, et, au lieu d'être ma femme, elle végéterait au village.

— Que diable me chantez-vous donc là, mon cher ? répartit le baron en jouant de sa délicieuse badine, montée en nacre de perle dans le dernier goût ; mais c'est donc toute une histoire que ce piano à queue. . . .

— Toute une histoire, mon ami, dit Emilien d'un ton grave.

— Un talisman, une merveille rare, un sou-

venir, poursuivit légèrement le baron ; en fait de souvenirs, moi, je n'estime que les bijoux assez petits pour tenir dans le creux de la main. Deux mètres de médaillon, *de souvenir*, veux-je dire, c'est, par ma foi, beaucoup trop !

Emilien Durantais avait froncé les sourcils, ses lèvres palissaient, ses yeux lançaient des éclairs de colère ; mais le baron s'en aperçut à temps :

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-il ; je viens encore de commettre une de mes éternelles maladresses. Racontez-moi donc, je vous en supplie, l'histoire touchante de ce piano.

Emilien, d'après sa jeune femme, fit aussitôt un récit qui ne devait rien apprendre au baron de Minalès, mais qui eut au moins l'avantage de calmer son irritation trop légitime.

A l'époque où le soi-disant hidalgo proposa 301 francs du piano de Mme Roverin, le brocantage, après avoir été son industrie, était encore sa ressource en temps de crise.

Vincent de Minalès, né avec le génie des affaires, n'en fit, bien longtemps, qu'à coup sûr. Risquer très peu, — rien autant que possible, pour gagner beaucoup, tel fut son système dès l'origine. Il n'achetait que les objets dont personne n'offrait la valeur vénale, et l'occasion se présentant sans cesse à qui sait bien la chercher, il doubla très vite le capital de cinquante écus qui fut, — n'hésitons pas à le dire, — son unique mise de fonds et son point de départ sur le pavé de Paris.

Il logeait alors en garni dans le faubourg Saint-Marceau à raison de cinq sous par jour, vivait pour quinze et portait, comme Bias, tout son avoir sur lui. Or, sa mansarde étant dépourvue de chandeliers, il en acheta, au coin d'une borne, pour cinquante centimes une paire dont son hôtesse lui offrit un franc le soir même. Cette circonstance fut pour lui toute une révélation ; il comptait se faire laquais, et, faute de bons certificats, ne trouvait pas d'emploi ; il se fit négociant.

L'acquisition d'une antique médaille espagnole qu'il acheta au poids du cuivre fut une de ses chances les plus heureuses, car l'ayant portée pour se renseigner chez le fameux usurier Mathias, il lui arracha le secret d'en tirer un excellent parti.

Mathias en proposait jusqu'à 100 francs ; le futur baron, qui s'appelait alors Vincent tout court, refusa tout net :

— A aucun prix, cher maître ; dit-il ; mais

cinquante pour cent pour vous, si vous m'envoyez tout droit chez l'amateur.

— Belle réponse ! s'écria Mathias. Jeune homme, vous avez de l'avenir ! mais je veux quatre-vingt quinze pour cent, à prendre ou à laisser ; car, d'un mot, je vais vous ouvrir la carrière ; vous ne reviendrez plus chez moi ; balance faite, j'y perds peut-être des sommes énormes.

— Non ! parce que j'aurais fini par dénicher les amateurs à moi seul.

— Oh ! malheureux ! vous aurez gâté le métier ! Cette médaille, vendue par un stupide chiffonnier, vaut six sous, par un ignorant comme vous, mon garçon, de cinq à cinquante francs ; mais, par un homme comme moi !... devinez !...

— Deux cents ? trois cents ? quatre cents ? ... mille !

Mathias, impassible, haussait les épaules en souriant.

— Mille, n'est-ce donc point assez ? répéta Vincent.

— Me prenez-vous pour un niais ? demanda l'usurier.

— Pourquoi cela ?

— Sachez qu'en principe, j'exploite les autres et ne me laisse jamais exploiter. Allez donc, mon petit ; allez carotter une misérable cinquantaine de francs, et emportez votre médaille à tous les diables !...

— Mais...

— Ou signez-moi à baise-mains que j'aurai mes quatre-vingt quinze pour cent.

— Quatre-vingt-quinze ? s'écria Vincent atterré.

— Un mot de plus : j'exige du retour.

— Je signe !... je signe !... je signe !...

— Je vais vous adresser à un amateur à qui vous ferez cette médaille trois mille francs ; vous la laisserez pour quinze cents, ci : Pour moi, 1,485, que vous allez reconnaître me devoir ; pour vous, 15 francs et la clef de l'avenir.

— Moi, reconnaître vous devoir...

— A demain, dit Mathias en montrant la porte, vous n'êtes qu'un sot !... J'irai démolir votre médaille chez le seul acheteur possible !

— Mais, si je ne la lui vendais pas !...

— Doutez-vous de ma probité ? s'écria l'usurier avec indignation. Rapportez ici la médaille, nous déchirerons votre reconnaissance, et nous viserons.

Vincent signa de confiance. Que risquait-il, insolvable comme il l'était encore ? Il fit mieux :

il exprima au savant usurier sa profonde admiration. En revanche, celui-ci lui donna une leçon impayable sur l'art de vendre les raretés en général, et spécialement la médaille dont il était détenteur ; après quoi il l'envoya chez le duc de las Hermadaras y Famarotes, ambassadeur d'Espagne et numismate passionné.

L'affaire réussit à souhaits. Vincent, d'ignorant et de paresseux qu'il était, devint studieux pour apprendre à se connaître en objets d'art. En même temps, il mit tous ses soins à découvrir dans Paris les originaux excentriques, maniaques et collectionneurs de tous genres qui s'y trouvent ou qui y viennent de temps en temps.

Livres et manuscrits rares, tableaux, armes et meubles antiques, échantillons d'histoire naturelle, vases ou monnaies, Vincent achetait, — à vil prix, — tout ce qui pouvait en peu de temps décupler de valeur. Il n'ouvrait jamais boutique ; il portait, ou plutôt faisait porter à domicile, traitant volontiers par correspondance sous toutes sortes de noms d'emprunt, se montrant le moins possible, et, en ce cas, sous des déguisements qu'il variait à l'infini ; car son ambition était de spéculer un jour sur une grande échelle, de mener la vie élégante, et de vivre en parfait gentleman.

Dix ans s'écoulèrent dans l'attente d'un si beau rêve ; il entassait sous sur sous ; il plaçait de fortes sommes et continuait à subsister de rien. En vue de l'avenir, il ne se prodiguait point, il se cachait et ne faisait que mieux son petit négoce. Une importante trouvaille numismatique le conduisit en Espagne à la recherche du duc de las Hermadaras y Famarotes. Par cette excellente occasion, il vit Madrid, Barcelone, Séville et cent autres cités où il brocanta chemin faisant. Il en rapporta en France un accent espagnol postiche, un âge et des papiers postiches, des sourcils, un teint, une chevelure postiches, un nom et un titre non moins postiches, avec des espèces sonnantes du meilleur aloi.

Il eut alors un délicieux appartement Chaussée-d'Antin, il fréquenta l'Opéra et les coulisses de la Bourse, se fit admettre au même cercle que M. le comte de Lersant et ne brocanta plus qu'en gants jaunes. Il avouait à ses innombrables amis qu'il avait la ruineuse manie d'acheter fort cher et de revendre pour rien toutes sortes d'inutilités. Cela posé, il eût fait des affaires d'or, s'il s'en fut tenu à son industrie ; mais il se crut de force à lutter de pair avec les grand capi-

talistes qui dictaient leurs lois au monde financier. Quelques succès augmentèrent son audace. Dérogeant à ses règles de conduite, il cessa de risquer très peu, joua très gros et perdit.

Toutes ses économies de brocanteur se fondirent en différences, il se revêtit en face d'un actif de cinquante écus. Ne se sentant pas le courage de renoncer à ses nouvelles habitudes de luxe, il les conserva audacieusement, fréquenta le monde plus que jamais, et, à la faveur de ses relations, vécut de roueries.

Autrefois économe et cupide, il ne visait qu'à se créer un capital ; peu soucieux désormais d'un passif effrayant, il ne tenait qu'à augmenter son crédit. Jadis il opérait par addition et multiplication ; maintenant il cultivait la division et la soustraction, ou, en bon français, l'escroquerie. De sorte que, sa fortune n'étant pas moins facile, son nom, son teint, son âge et le reste, il fut de pied en cap un *homme postiche*.

Dans les grandes villes, c'est une position que les habiles du genre savent faire durer toute leur vie et que même parfois ils lèguent à leurs progénitures.

Un malheureux coup du sort devait faire d'Emilien Durantais l'une des principales victimes du baron Vincent, qui, s'il avait eu le choix de ses dupes, l'aurait assurément laissé en repos. Mais l'occasion força la main au larron. Emilien se trouvait là tout justement dans la cour des Messageries au moment où y passa Minalès, désolé d'avoir manqué l'affaire du piano.

— Morbleu ! j'ai plus d'argent qu'il n'en faut pour exploiter ce petit imbécile, pensa charitablement l'ex-brocanteur, et j'ai assez d'adresse pour parer aux inconvénients que je lui trouve ! Depuis lors dura l'exploitation.

La petite fortune d'Emilien devint l'enjeu d'une partie qui se soutint jusqu'à la signature du contrat de mariage des Lersant.

Si Minalès ne put faire aliéner La Grainée-sur-Coësson, propriété de Marcelle mineure, il fit vendre la Petite-Florée, qui s'évapora en actions de la Dordogne. Le coup de filet fut beau, mais le passif de l'agioteur était un gouffre.

Emilien, qui lui avait confié la gestion de toutes ses affaires, se croyait encore très à son aise, et de fait avait tout perdu, lorsque les soixante mille francs de Clarisse et la générosité bien connue de la comtesse de Lersant suggérèrent au baron la triomphante idée de recommencer l'exploitation sur de nouveaux frais. Au lieu

d'annoncer à Emilien sa ruine complète, il le lança.

Ce ne fut pas sans regrets, ce ne fut même pas sans craintes, qu'il se mêla ainsi du mariage d'un Durantais avec une Roverin ; mais, pour la seconde fois, il n'était pas libre de choisir.

D'une main il emprunta, de l'autre il donna largement les sommes nécessaires pour la corbeille et le mariage. Les soixante mille francs de Clarisse furent doublés par un don de la comtesse de Lersant. Minalès eut bientôt le manquement du tout ; on en devina l'emploi.

Enfin vint le jour où l'homme postiche apparut désespéré, annonçant une catastrophe et conseillant des réformes devenues indispensables :

— Je perds moi-même les trois-quarts de mon avoir, poursuivit-il ; mais ceci soit dit entre nous, *confidentiellement*, car j'ai besoin de crédit pour rétablir ma fortune et la vôtre...

— La mienne, c'est impossible, dit Emilien avec amertume, puisque je n'ai plus de capitaux à risquer.

— La comtesse de Lersant ne laissera pas votre femme dans la gêne.

— J'ai ruiné Clarisse une première fois, et, si jamais sa bienfaitrice daigne venir à son secours, je jure bien de ne plus commettre la même faute.

Le baron de Minalès se mordit les lèvres :

— Je conçois, à la rigueur cette résolution, dit-il ; mais il peut vous rentrer des capitaux à vous-même.

— A moi !... Et d'où me viendraient-ils ?... Je renonce pour toujours aux spéculations, et je vais, de ce pas, solliciter une place.

— J'y ai pensé déjà, mon pauvre ami, dit le baron d'un ton affectueux. Accepteriez-vous deux mille francs chez Bruny l'agent d'affaires ?

— Il le faut bien !... Je vous remercie de cette offre, mon cher Minalès. Vous êtes un véritable ami !...

— Je vous ai toujours chéri comme un frère ! dit le loup-cervier en lui serrant les deux mains.

La Grainée et quelques autres terres du patrimoine de Marcelle représentaient un revenu net de mille francs, dont Emilien avait la jouissance ; les émoluments de la place chez Bruny complétaient ses ressources.

Malgré tous les miracles d'économie que faisait Clarisse, on ne vivait pas avec cette somme. Le mobilier dépérissait faute d'entretien, il fallait de temps en temps vendre de

l'argenterie ou des bijoux. De la cette conversation relative au piano dont Minalès parut écouter l'histoire avec attendrissement.

Il s'en approcha, l'ouvrit, et, s'apercevant du manque de cordes :

— Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, on ne peut même plus en jouer !

— Sans cela, Clarisse, qui a un joli talent, pourrait l'utiliser, comme faisait sa mère. Hier encore elle m'en parlait. . . .

— Je veux, interrompit le baron, que votre piano soit en état dès demain ; j'enverrai ici mon accordeur. . . .

— Pardon ! mon ami, nous ne saurions faire cette dépense.

— Je la ferai, moi ! pour qui donc me prenez-vous ?

— Mais vous êtes géné, vous-même !

— Entre nous, oui, mon cher, car mes dépenses forcées sont de beaucoup supérieures à mon revenu ; mais on l'ignore, et tant que vous garderez mes secrets comme moi je garde les vôtres, j'aurai un crédit illimité. Ne l'oubliez pas, usez-en à votre aise, mon excellent ami. Mes fausses combinaisons sont la cause de votre ruine, je sais cela, moi ; oh ! c'est mon plus grand chagrin ! Puisez donc à deux mains dans ma bourse, ne vous gênez pas, surtout pour des bagatelles comme ce malheureux piano.

Emilien Durantais était pénétré de reconnaissance.

Quant au baron, il avait une foule de bons moments pour se montrer généreux. D'abord, n'ignorant pas la scrupuleuse délicatesse de sa dupe, il se découvrait à peine ; ensuite en argot technique, il arrosait.

Tôt ou tard la comtesse de Lersant surprendrait Clarisse donnant des leçons de piano, s'apercevrait de la pénurie du jeune ménage et viendrait au secours de sa jeune protégée. Il faudrait bien placer quelque part les sommes qu'elle donnerait ; et qui serait chargé du placement, sinon lui baron Vincent Minalès ? Mais ceci n'était rien auprès des valeurs à tirer du patrimoine de Marcelle, qui à deux et demi représenteraient net quarante mille francs, mais qui dépécé par lots en rapporteraient bien le double.

Vendre la Grainée-sur-Coësnon était devenu l'idée fixe du baron de Minalès qui, comptant sur la mort de Marcelle, voyait son père hériter et se lancer de nouveau dans les spéculations.

Par malheur, l'enfant se portait à merveille.

Toutes les lettres de Corentine, invariablement reçues par le baron, l'attestaient.

— Qui diable me débarrassera de cette petite pécore ? se disait chaque fois Minalès en recachetant très adroitement les lettres du pays avant de les remettre à Emilien.

Tout à coup, il tressaillit de joie. Corentine annonçait en termes alarmants que Marcelle, atteinte d'une fluxion de poitrine, était gravement malade. Elle invitait son père à venir la voir en toute hâte.

— Lettre égarée à la poste ! dit le baron de Minalès qui, l'ayant bien lue et relue, la jeta au feu.

Emilien, ce même jour, étant fort gêné pour acquitter son terme de loyer, le baron s'empressa de lui offrir un billet de cinq cents francs. — C'est ainsi qu'on arrose la confiance et qu'on mérite à jamais la gratitude d'un ami.

Chose étrange, sinon inexplicable, Clarisse, le même jour, ressentit à l'aspect de M. le baron, une impression plus répulsive que jamais. Il venait spontanément prêter une somme dans un moment d'extrême embarras ; il encourageait Emilien démoralisé ; il apportait, en outre, la nouvelle qu'à sa sollicitation Bruny le portait à deux cents francs par mois ; il était gracieux et charmant ; il annonçait enfin qu'une affaire colossale, dont il avait longtemps désespéré, prenait une excellente tournure : « Sans courir aucun risque, ajoutait-il, Emilien y trouverait l'occasion de réaliser d'énormes bénéfices, car il recevrait au pair deux cents actions qui, dès le lendemain doubleraient de valeur. »

Eh bien ! malgré tout cela, Clarisse trouva faux et cruel le sourire du baron. Elle crut y voir le présage de quelque nouveau malheur.

— Cet homme nous paraît dévoué, pensait-elle, il nous accable de soins, il ne nous a point délaissés depuis notre changement de fortune ; — j'ai tort peut-être de le craindre et de le détester malgré moi ; mais, à la veille de nos plus grandes pertes, je lui ai toujours vu son sourire d'aujourd'hui.

Clarisse, deux fois mère, et qui nourrissait encore, n'avait pour la servir qu'une femme de ménage fort avare de ses instants. Elle travaillait dix fois plus que la mercenaire et trouvait encore le temps de donner quelques leçons de piano à des enfants du voisinage. Elle ne se plaignait pas, elle ne murmurait point, elle n'écrivait à Ismène rien qui pût lui faire soupçonner ses souffrances ; seulement elle s'indignait de voir

le baron de Minalès continuer à venir prendre ses repas chez elle.

— Il sait bien que nous sommes gênés, il devrait comprendre que son indiscretion augmente nos dépenses ; je veux bien servir mon mari, moi ! mais être obligée de servir cet homme, cela me révolte ! . . . Il nous a ruinés, enfin ! . . . Ne dirait-on pas qu'il prend plaisir au spectacle de son ouvrage !

Les plus douloureux pressentiments de Clarisse ne tardèrent point à se réaliser. Après une soirée passée avec le baron, Emilien rentra bouleversé, pâle, brisé de fatigue et de douleur :

— Qu'as-tu, mon ami, tu souffres ! dit-elle avec inquiétude.

— Ce n'est rien, un léger malaise.

— Ce doit être un malheur ! . . . je m'y attendais ! . . . Parle, Emilien ! . . . Je suis forte, va. . . .

— J'ai un peu de fièvre, voilà tout ! . . .

A ces mots péniblement articulés, Emilien devint cramois, le sang l'étouffait, il tomba frappé d'apoplexie. On le saigna ; mais sa nuit fut épouvantable. Au milieu d'un accès de fièvre furieux, il criait avec désespoir :

— Marcelle ! . . . Marcelle ! . . . morte ! . . . Marcelle, ma fille, ô mon Dieu ! . . .

Clarisse défaillante joignit les mains en pleurant.

— Marcelle ! . . . une fille ! . . . morte ! . . . répétait-elle avec un égarement égal à celui d'Emilien.

XI.

FORCE ET FAIBLESSE.

Une seconde lettre de Corentine annonçait que Marcelle ne passerait peut-être pas les vingt-quatre heures. Eloquente de colère, empreinte d'amertume, sombre, menaçante et tendre tour à tour, cette lettre toute pleine de poésie bretonne avait été écrite, la nuit, par fragments, — par strophes en quelque sorte, — à la lueur d'une chandelle de résine près de la couchette de l'enfant qui râlait, tandis que Pierre-Paul la veillait en pleurant, et qu'au dehors le chien Plantiau poussait des gémissements plaintifs.

La paysanne reprochait en termes véhéments, à Emilien, de n'être point accouru à son premier appel.

« Que faites-vous là-bas, dans votre Paris, quand ici la fille de Jeanne-Marcelle se meurt ?

N'est-ce donc pas votre fille à vous aussi ? ou bien courtisez-vous quelque belle dame habillée de velours ?

» L'enfant a dix ans passés ; elle ne connaît pas son père ; elle veut l'embrasser avant de mourir ; mais elle sera morte avant qu'il soit venu.

» Si vous oubliez de même l'enfant qui va mourir, vous n'allez pas souvent visiter la tombe de la mère qui est morte.

» Heureux ceux qui meurent au pays ! ils sont enterrés autour de l'église et leurs parents chrétiens prient tous les dimanches sur leur fosse ! Pauvre Jeanne-Marcelle, ma sœur ! Il t'en préfère une autre, ton monsieur de la ville. Va ! tu fais bien de reprendre ton enfant ; il ne l'aime pas !

» Je t'aimais, moi ! J'ai quitté le village pour aller te soigner et te fermer les yeux, là-bas dans cette grande prison de pierre qu'on appelle Paris.

» Oh ! Paris ! je le leur dis ici tous les jours, mais ils ne veulent pas me croire, Paris, c'est la mort du corps ou celle de l'âme ! Votre âme est morte, monsieur Emilien !

» Si vous n'aviez pas mené à Paris votre pauvre femme, elle vivrait encore ! . . . Et notre ange qui va monter au ciel, un baiser de son père la retiendrait peut-être ; mais elle n'a plus de père il s'amuse à Paris !

« On lui écrit : « Venez ! venez, au nom de Dieu ! votre Marcelle chérie est malade ; elle vous appelle, elle vous tend ses beaux petits bras, elle nous demande son père ». — Monsieur ne bouge pas, il ne répond même pas aux cris de son enfant !

» Elle a donc des yeux bien forts et la langue bien dorée, la fille du démon qui vous retient là-bas ! Est-ce sa danse, est-ce sa jolie voix qui vous a jeté le sort, ou bien ses caresses qui vous ont séché le cœur ! . . .

» Mais non ! il n'y a pas même à Paris de femmes assez méchantes pour ôter à une enfant l'amour de son père ; — c'est l'argent qui a fait tout le mal !

« Réjouissez-vous donc ! . . . Vous allez pouvoir vendre la Grainée ; vous hériterez de votre fille !

» Tenez ! je veux fermer cette lettre avant qu'elle soit tout à fait morte. . . sans quoi, je vous maudrais au nom de votre femme et de votre enfant.

» Marcelle respire encore ; je prierai donc pour